

ESSAIS BIOGRAPHIQUES

FERDINAND DE LA MONCE

Ferdinand de la Monce naquit à Munich, le 23 juin 1678 ; son père, Paul de la Monce, était Français ; il descendait d'une famille de Bourgogne occupant des places honorables dans la Chambre des comptes de Dijon, ville illustrée par la culture des beaux-arts et la noblesse de sa magistrature. Artiste distingué, Paul voulut être et fut le premier professeur de son fils ; heureux d'avoir joui de ses premiers succès, il mourut en 1708, et conserva jusqu'à la fin de sa vie le titre de premier peintre et premier architecte de l'Electeur de Bavière, Ferdinand-Marie. Les dispositions naturelles dont Ferdinand avait hérité de son père, et les sages conseils reçus de lui pendant son enfance développèrent rapidement, dans cette jeune et riche nature, ces rares talents qui, après l'avoir placé, pendant sa carrière, au rang des grands artistes ses contemporains, lui donnent aujourd'hui des droits incontestables à cette belle renommée justement acquise par quelques architectes du siècle dernier.

Parti jeune de Munich, dont il s'éloignait à la fin du dix-septième siècle avec son frère, après avoir été comblé de présents par l'Electeur, qui avait voulu être son parrain, Ferdinand de la Monce emportait avec lui le pieux désir d'utiliser les leçons qui lui avaient été données. Il vint se fixer à Paris, et y suivit, pendant quelques années, le cours des études sérieuses auxquelles il se livrait, s'étant résolûment lancé dans une carrière qu'il aimait, dont les voies lui étaient largement ouvertes, et qu'il regardait, à juste titre, comme un noble héritage lui venant de son père.

Ayant ensuite parcouru toute l'Allemagne et visité l'Italie, il fit à Rome un long séjour, et, rentrant en France par Marseille où il s'arrêta, ainsi qu'à Aix et à Avignon, il vint se fixer à Lyon en 1731, après avoir fait quelques travaux dans la ville de Grenoble où il s'était marié.

De la Monce, revenant en France, se présentait avec des titres suffisants pour être mis, de prime abord, au nombre des artistes de mérite. A Rome, il s'était placé au rang des artistes distingués, dans un concours ouvert alors, et dans lequel il voulut essayer ses forces.

On cherchait à cette époque le moyen d'adoucir et de rendre commode le chemin conduisant de la place d'Espagne au Mont-Pincius et à l'église de la Trinité; vingt-huit concurrents se présentèrent; le jury se composait de vingt-deux architectes; tous, d'un commun accord, jugèrent que les projets de Ferdinand de la Moncé (il en avait présenté deux) étaient les meilleurs et les plus ingénieux. Et, si ces projets ne furent pas exécutés, c'est que cet artiste se vit vaincu par la force seule d'une

odieuse cabale, organisée en faveur d'un adversaire trop faible pour l'emporter sur lui par son mérite. Mais les mauvais résultats que donnèrent les travaux faits, justifèrent la sagesse du jugement rendu par le jury, et de plus, firent brillamment ressortir l'excellence des projets injustement mis de côté.

Passionné pour l'architecture, Ferdinand n'avait cependant négligé ni les autres arts, ni les belles-lettres; il aimait aussi la gravure, et s'adonna particulièrement à ce genre dans lequel il obtint des succès incontestés.

Les nombreux ouvrages qu'il écrivit, pendant et après ses longs voyages, sur l'utilité des arts libéraux et sur l'estime singulière qu'ils méritent; les descriptions données par lui de plusieurs édifices publics anciens et particulièrement des temples antiques qu'il a comparés avec nos églises modernes, ses savantes dissertations sur l'essence et l'esprit de la peinture, et sur l'expression et le *clair-obscur* dans cet art, ses mémoires sur la gravure qu'il place au quatrième rang, c'est-à-dire après la peinture, l'architecture et la sculpture; ses observations critiques, et ses nombreux rapports sur divers monuments de son siècle, attestent que Ferdinand, architecte distingué et graveur remarquable, était de plus un savant écrivain.

En effet, plein d'une juste admiration pour les œuvres d'art antique, il traduisait les auteurs afin de pouvoir mieux, en méditant sur le texte même, reconstruire par la pensée et décrire exactement les palais et les édifices des anciens.

Arrivé, par ses fortes études, à posséder, d'une manière parfaite, la connaissance des mœurs et des cou-

tumes romaines, il nous fait participer, par la clarté et la précision avec laquelle il sait rendre sa pensée, aux vives émotions qu'il éprouve lui-même.

La description nous place au milieu de ces vastes édifices qu'il rêvait dans toute sa splendeur, et qu'il nous montre, pleins de cette animation produite par une foule immense, assistant aux cérémonies publiques, ou, pressée dans les cirques et les amphithéâtres, pour s'enivrer du sang que répandent tour à tour, soit les combattants saluant César et venant ensuite mourir gracieusement sous ses yeux, soit les bêtes féroces se déchirant entre elles, ou dévorant d'infâmes condamnés, souvent de courageux martyrs.

Mais les beaux-arts donnent rarement les richesses. L'homme qui veut les cultiver doit se résoudre par avance, s'il n'a déjà une aisance assurée, sinon à vivre dans des privations journalières, tout au moins à rester dans cette médiocrité respectable après laquelle soupire l'honnête indigent, et que quelques sots enrichis honorent de leurs dédains.

De la Monce ne fut pas toujours heureux, et le passage suivant, écrit par un homme de lettres, son contemporain, nous autorise à penser qu'il mourut dans un état voisin de la pauvreté.

« Son désintéressement, dit l'abbé Perneti, et la
« maxime qu'il avait de préférer aux richesses la gloire
« de sa profession ne lui auraient pas nui s'il avait tou-
« jours joui d'une bonne santé; mais ses maux augmen-
« tèrent à un tel point qu'il fallut faire céder l'exercice
« de ses talents à celui de ses vertus! Son courage, sa
« modération et sa patience, furent mis à de rudes

« épreuves, et lui ont donné une fin aussi glorieuse, aux yeux de la religion, que sa vie l'avait été aux yeux des hommes. »

En 1736, de la Monce vit s'ouvrir pour lui les rangs des membres de l'Académie royale de Lyon, parmi lesquels sa place était depuis longtemps marquée. De petite taille, il avait beaucoup de physionomie; ses yeux vifs annonçaient l'homme de génie, et dans ses traits on retrouvait l'expression de cette gaieté charmante et de cette bienveillante douceur qui le firent aimer de tous ceux dont il fut connu; son esprit était orné, son jugement droit et sain, ses observations étaient justes et d'une grande portée.

Une de ses plus douces consolations, au milieu des maux qu'il endurait avec tant de courage, furent les témoignages fréquents de haute estime et de vif intérêt dont l'Académie lui adressa l'expression jusqu'à son dernier moment.

Il mourut d'hydropisie, le 30 septembre 1753, à l'âge de 75 ans.

Les travaux qu'il a laissés dans notre ville sont :

L'entrée de l'Hôtel-Dieu sur la place de l'Hôpital, avec son vestibule octogone, et la façade de ce vestibule du côté de la cour.

La maison Tolozan, située sur la place qui porte le même nom.

La façade de l'église Saint-Just.

Le port de l'Hôpital, sur le quai du Rhône, connu sous le nom de Port-du-Tibre, et détruit il y a deux ans à peine.

Enfin la maison située entre la rue Longue et l'an-

cienne place du Plâtre, maison qui garde encore aujourd'hui le nom de passage Tolozan (1). Appelé, comme architecte, par les recteurs de l'Hôpital, à l'époque où l'on s'occupait de la reconstruction des bâtiments placés sur le quai du Rhône, il a donné des dessins pour ces projets exécutés ensuite par Soufflot; et, attaché aux travaux de l'église des Chartreux, il les suivit pendant quelque temps; mais, contrarié dans sa volonté pour certaines modifications qu'il désirait apporter aux points d'appui du dôme, il se retira bientôt, sacrifiant sans peine ses intérêts à sa conviction, et aux devoirs qu'il devait remplir.

De la Monce avait aussi dressé des plans pour la reconstruction du pont de la Guillotière. Aujourd'hui ces travaux sont faits par les ingénieurs des ponts-et-chaussées; mais dans les siècles passés, il n'en était point ainsi, et nous pouvons citer les noms de plusieurs architectes célèbres, sous les ordres desquels de pareils monuments furent construits, ou qui rédigèrent des projets pour leur exécution.

Tout le monde sait, en effet, que Palladio composa le dessin d'un nouveau pont, destiné à remplacer le pont de Bassanas, renversé par la Brenta débordée, que Michel-Ange avait présenté des plans pour la construction d'un pont, celui de Rialta, à Venise, sur le grand canal, que Sansovino, Scamozzi, Vignole et Antoine del Ponte avaient eux-mêmes pris une large part à ce concours; que l'illustre Fra-Giocondo, qu'on appelait à Paris père

(1) Ce bâtiment est aujourd'hui en partie démoli, du côté de la grande rue Longue, pour l'élargissement de cette voie publique.

Jean-Joyeux, s'était mis sur les rangs pour ce même travail, et construisit le pont de Notre-Dame, à Paris, commencé sous sa direction en 1499; que Louis de Foix, dans le XVI^e siècle, construisit non-seulement le palais de l'Escurial, pour Philippe II, roi d'Espagne, mais encore, qu'il fit, en 1579, le canal de l'Adour au port de Bayonne, et édifia le fanal appelé la Tour de Cordouan, à l'embouchure de la Garonne; enfin qu'Androuet du Cerceau, né dans le XVI^e siècle, commença le Pont-Neuf à Paris, le 30 mai 1578, d'après les ordres du roi Henri III.

Ferdinand de la Monce, en s'occupant de la reconstruction du pont de la Guillotière, suivait donc simplement l'exemple des maîtres que nous venons de citer; il n'entreprenait point une tâche au-dessus de ses forces, et tout nous autorise à penser que si ce projet de reconstruction n'avait point été abandonné alors, comme il le sera encore, nous l'espérons, cet artiste aurait donné à la ville, un monument digne d'elle. Nous allons examiner ceux de nos édifices publics ou privés dans lesquels Ferdinand a montré tout son savoir.

ENTRÉE DE L'HÔTEL-DIEU.

Depuis l'introduction de la fabrique de soie dans notre ville, la population avait pris une grande importance, par le nombre des ouvriers étrangers accourus pour se livrer à cette nouvelle industrie. Mais si la ville devenait ainsi plus populeuse, la quantité des malades devenait aussi plus grande, et l'Hôtel-Dieu se trouvant insuffisant, l'on songea alors à son agrandissement.

La reconstruction de ce bâtiment fut, pour satisfaire à ce besoin, commencée en 1623, suivant un premier prix-fait passé avec un maçon (1); mais seulement pour les ouvrages de grosse maçonnerie, qu'il s'était engagé à exécuter, en se conformant aux plans qui lui seraient remis (2)

Dans l'année 1620, MM. les recteurs, en attendant que les dons de la charité permissent la réalisation de cette entreprise, avaient invité M. Laure (3), bourgeois de Lyon, à leur communiquer les plans dressés par lui, désirant savoir si un agrandissement provisoire ne deviendrait pas, par la suite, un obstacle sérieux au tracé définitif de ses projets.

L'acte qui nous a conservé les nom, prénoms et titres

(1) Ce maçon se nommait Jacques Blanc. (Voyez aux archives de l'Hôtel-Dieu, actes notariés, folio 216, délibération du 16 mars 1622).

(2) Ce siècle, dans lequel l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Lyon doit trouver une si brillante page, vit s'élever à Paris :

L'hôpital Saint-Louis, bâti en 1607, par Claude Châtilion ;

Le portail de l'église Saint-Gervais, construit en 1618, par l'architecte Debrosse ;

Le palais de la Sorbonne, commencé en 1635, et fini en 1653, par Lemer cier ;

Le Val-de-Grâce, commencé en 1645, par François Mansard ;

Le palais des Quatre-Nations, aujourd'hui l'Institut, commencé en 1660, par Levau, et fini en 1663, par Dorbay ;

Enfin, l'Hôtel-des-Invalides, commencé en 1670, par Libéral Bruant.

(3) Ce nom est très-connu à Lyon. César Laure fut recteur de la Charité en 1608 et de l'Hôpital en 1616 ; Claude Laure fut recteur de la Charité en 1624 et de l'Hôpital en 1632 ; César Laure fut échevin en 1649 et 1650. Ses armes étaient d'argent au laurier de sinople.

Voyez *Origines des Familles consulaires*, par M. Vital de Valous. On y trouve Pierre de Laure, cordonnier, syndic en 1515, et Louis de Laure, mercier, syndic en 1528.

des grands personnages, appelés par leur haute position dans la ville à donner leur avis sur les dessins présentés, et dans lequel on a omis celui de ce bourgeois de Lyon, dont le talent allait enrichir la ville d'un édifice hors ligne et très-remarquable sous tous les rapports, se termine ainsi :

« Finalement auroient tous unanimement été d'avis
« d'entreprendre lesdits bâtiments suivant *le plan et*
« *dessin fait en croisade*, comme le plus propre, commode
« et spacieux pour loger le plus grand nombre de pau-
« vres que nul de tous les autres dessins présentés. »

Nous avons tous admiré, et tous les étrangers qui visitent notre ville admirent l'effet monumental et grandiose produit par le jeu des ombres portées, et aussi par l'heureuse combinaison des lignes et des masses de ce *plan en croisade propre et commode*, et, si nous aimons à retrouver, au nombre des personnes participant à cette entreprise de charité, l'archevêque de Lyon, Denis Simon de Marquemont, le lieutenant-général d'Arincourt, gouverneur, le conseiller du roi, Ollier, surintendant de la justice et police de Lyon, et divers autres notables habitants de cette ville, nous serions heureux aussi de retrouver aujourd'hui dans cette liste le nom de l'homme de génie qui nous a donné une des plus belles et des plus importantes parties de ce vaste édifice, l'une des gloires de la cité (1); mais le nom de Laure n'a été inscrit dans aucune des délibérations prises pour cet objet, soit par le consulat, soit par les recteurs de l'Hôpital; et cepen-

(1) Voyez J. B. Monfalcon, *Histoire de la ville de Lyon*, t. II, p. 794, où le nom de Laure est donné comme étant celui de l'auteur de ces projets.

dant, cette œuvre est celle d'un grand génie ; on y trouve des proportions si heureuses, des formes si justement choisies, une variété dans les masses si pittoresquement distribuée, que l'on reste ébloui par le riche aspect de cet édifice, cependant si simple de détail ; enfin, les dispositions générales adoptées sont si largement comprises qu'après deux siècles et plus, et malgré ce besoin de bien-être que toutes les classes de la société éprouvent aujourd'hui, les malades trouvent encore, dans ce vieux monument, par un service commodément disposé, des secours d'autant plus nombreux et plus rapides qu'ils sont plus facilement distribués. La grandeur des bâtiments et le luxe de propreté des vastes infirmeries apportent aux malheureux l'oubli momentané de la misère.

Mais l'entrée de cet hôpital, établi dans un quartier aussi malsain que malpropre, car avant ces constructions très-importantes, les rues étaient sales et puantes comme l'étaient à cette époque toutes les parties de la ville occupées par les classes les plus pauvres de la population lyonnaise, se trouvait, dans son ancien état, peu digne du nouveau monument auquel elle conduisait.

La rectification de cette portion de la ville, commencée par l'établissement d'une boucherie publique, élevée par les soins et avec les deniers des plus nobles citoyens de Lyon, et que Claude de Rubys dit être « *une des plus belles boucheries qui se voye en aucune bonne ville de France,* » se continuait, après l'achèvement de l'Hôpital, par la réédification de son église terminée en 1650, et dont le cardinal Alphonse de Richelieu, en 1637, posa et bénit la pierre angulaire. En outre, la construction

d'un grand nombre de maisons particulières bâties avec luxe, et dont le caractère architectural, bien accusé, indique clairement l'époque à laquelle elles appartiennent, rajeunissait ce quartier. Enfin, en 1656, la suppression des charniers infects destinés à la sépulture des pauvres, charniers qui, pendant de trop longues années, restèrent établis aux abords de cet hôpital, et même au milieu de ses cours, dans ses galeries et sous son église, assainissait l'atmosphère (1).

MM. les recteurs de ces établissements qui surent, dans toutes les circonstances, exécuter largement les travaux pouvant convenir, non-seulement à l'accroissement du revenu des hospices, mais aussi à l'embellissement de la cité, quand les édifices hospitaliers durent y contribuer, comprirent naturellement que tout se modifiant autour de l'Hôtel-Dieu, l'entrée de cet hôpital, devenue peu digne des constructions nouvelles, devait être entièrement refaite.

Emile PERRT.

(1) Voyez *Considération sur la salubrité de l'Hôtel-Dieu*, par le baron de Polinière, page 69, année 1850.

(La suite au prochain n°).